Histoire du livre

Points de vue sur l'évolution d'une discipline

História do Livro: Pontos de vista sobre a evolução de uma disciplina

Jean-Dominique Mellot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cultura/2844>

DOI : 10.4000/cultura.2844

ISSN : 2183-2021

Éditeur

Centro de História da Cultura

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 27-42

ISSN : 0870-4546

Référence électronique

Jean-Dominique Mellot, « Histoire du livre », *Cultura* [Online], vol. 21 | 2005, posto online no dia 21 maio 2016, consultado a 01 maio 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cultura/2844> ; DOI : 10.4000/cultura.2844

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© CHAM — Centro de Humanidades / Centre for the Humanities

Histoire du livre

Points de vue sur l'évolution d'une discipline

História do Livro: Pontos de vista sobre a evolução de uma disciplina

Jean-Dominique Mellot

Histoires de livres et « protohistoire du livre »

Le livre et plus généralement l'écrit sont des médias qui imprègnent depuis longtemps nos sociétés – Henri-Jean Martin vient de le rappeler. De sorte que l'on a longtemps fait pour ainsi dire de l'histoire du livre « sans le savoir ». Le livre en effet a été d'abord une évidence sur laquelle l'histoire générale s'est appuyée sans autrement y réfléchir. Puis, au fil des découvertes, on a étudié les supports livresques successifs : tablettes d'argile mésopotamiennes, rouleaux de papyrus du Bassin méditerranéen, *codices* du monde romain et au-delà, sur parchemin puis sur papier, plus près de nous livres imprimés au moyen de caractères mobiles de métal, et ainsi de suite jusqu'aux livres brochés et imprimés en série, voire aux éditions numériques.

Pour étudier ces types de livres successifs, il a fallu et il faut toujours mettre en œuvre des disciplines et des sciences auxiliaires de l'histoire aussi incontournables que l'archéologie, la papyrologie, la codicologie, la paléographie, l'histoire de la typographie, etc. – dont chacune apporte sa pierre suivant les périodes et les géographies concernées.

Mais, au-delà de ces approches compartimentées, à dominante technique et archéologique, il est apparu peu à peu que l'on devait aussi et surtout envisager le livre, dans le temps long de son existence, suivant la perspective la plus large et la plus globale qui soit, en interrogeant ses usages sociaux, les enjeux économiques et politiques induits, les pratiques culturelles associées...

Cette forme d'approche, large et pluridisciplinaire, est caractéristique de ce que l'on appelle aujourd'hui *l'histoire du livre*. C'est cette approche qui façonne notre regard sur le livre à travers les siècles. C'est elle aussi qui inspire depuis quelques décennies une foule de recherches sur l'univers du livre et son articulation avec les autres médias. Mais une telle démarche n'allait pas de soi. Elle supposait un changement de regard et une vaste

entreprise de décloisonnement. Pour suivre cette démarche et tenter de comprendre comment l'histoire du livre s'est construite en Occident, je vous propose donc à présent un aperçu qui se veut à la fois historique et épistémologique. Aperçu qui sera suivi d'une brève réflexion sur les perspectives offertes aujourd'hui à l'histoire du livre.

L'Ancien Régime européen, à défaut d'histoire du livre,¹ a vu naître d'abord un intérêt certain pour l'histoire de l'imprimerie à caractères métalliques mobiles, cet « art divin » (selon l'expression de l'époque), qui permettait de multiplier notamment les écrits religieux. Très tôt – dès le début du XVI^e siècle – on en a donc commémoré l'« invention » par Gutenberg.²

Témoin de cet intérêt, *l'Histoire de l'origine et des premiers progrès de l'imprimerie* (La Haye, 1740), histoire érudite due à une figure de la « République européenne des lettres », le libraire protestant français Prosper Marchand, réfugié en Hollande. Parallèlement, on voit se développer à la même époque l'attrait bibliophilique des éditions incunables (autrement dit nées au berceau de l'imprimerie, avant 1501), qui jusque-là étaient souvent qualifiées péjorativement de « gothiques ». Cette nouvelle curiosité stimule les travaux de bibliographie savante et notamment l'élaboration du premier répertoire d'incunables, dû au Britannique Michael Maittaire (*Annales typographici ab artis inventae origine...*, La Haye – Londres, 1719-1741). Puis, au cours du XVIII^e siècle, l'héritage imprimé humaniste de la Renaissance retient à son tour l'intérêt des amateurs et des érudits.

La Révolution française, quant à elle, exalte Gutenberg comme le premier artisan de la diffusion des Lumières en Europe ; c'est alors qu'on identifie l'imprimerie au « flambeau de la Liberté » des peuples.

Le XIX^e siècle, en revanche, va inspirer une historiographie souvent plus érudite mais moins universaliste : en Europe, l'histoire de l'imprimerie et de ses premiers monuments vient alors illustrer l'affirmation des identités nationales – le cas est particulièrement net en Allemagne, comme vient de le rappeler H.-J. Martin. Mais le XIX^e siècle voit aussi bibliothécaires, libraires, collectionneurs et érudits se lancer dans des travaux de bibliographie savante, solides,³ qui font nettement progresser la description et la connaissance des éditions, pour les XV^e et XVI^e siècles principalement. Toutes avancées dont l'histoire du livre actuelle peut être, partiellement, considérée comme l'héritière.

Parmi ces travaux relevant de ce qu'on peut appeler la « protohistoire du livre », deux champs plus ou moins interpénétrés se détachent donc : celui de l'histoire technique et professionnelle (typographie et arts graphiques), et surtout celui de la production imprimée des siècles d'or de la renaissance des lettres en Occident, XV^e et XVI^e.⁴

Le problème de ce type d'histoire, c'est qu'il était d'abord affaire de spécialistes, de professionnels ou d'amateurs du livre tels que libraires, bibliothécaires et bibliophiles. Lesquels avaient certes un accès aisé aux volumes (à la différence de la plupart des universitaires français – on vient de le rappeler), mais travaillaient en marge de l'histoire officielle et de la reconnaissance académique. L'histoire littéraire et l'histoire intellectuelle étaient alors fondées exclusivement sur l'étude des oeuvres et des auteurs consacrés, et non sur une approche de l'ensemble de la production livresque, ni encore moins de l'objet livre. Et on allait se satisfaire longtemps de cette situation de déconnexion.

L'Apparition du livre : gestation et émergence d'une discipline aujourd'hui choyée

En revanche, à partir du début du XX^e siècle, l'ouverture de l'histoire à la sociologie⁵ et la montée en puissance des concepts de « sciences humaines » et d'« interdisciplinarité » vont contribuer à créer de nouvelles attentes. Ces attentes – cela a été bien rappelé dans la postface de Frédéric Barbier à la nouvelle édition de *L'Apparition du livre*, en 1999 – se font jour dans la mouvance de la *Revue de synthèse historique*, qu'H.-J. Martin vient d'évoquer, revue fondée en 1900 par Henri Berr (1863-1954) et à laquelle collabore activement Lucien Febvre (1878-1956). Avec Febvre naît le projet d'explorer la dimension culturelle de la sociologie historique, et en particulier le concept d'« histoire des mentalités » qui connaîtra au cours du XX^e siècle le succès que l'on sait. Lucien Febvre, dans cette perspective, est persuadé qu'il y aurait beaucoup à tirer d'une *histoire du livre* dépassant le champ de l'érudition. Une histoire du livre qui permettrait d'appréhender une époque en approchant au plus près l'ensemble de son offre de lectures, et non plus seulement ses oeuvres devenues classiques. Mais en attendant, rien n'émerge, et Febvre s'indigne dans un texte de 1952 resté célèbre :

« L'histoire du livre, terra incognita. Non que fassent défaut les travaux d'érudition [...] Mais [...] l'histoire de l'imprimerie n'est que trop rarement intégrée à l'histoire générale. Des historiens « littéraires » peuvent encore dissenter à longueur de journée sur leurs auteurs sans se poser les mille problèmes de l'impression, de la publication, de la rémunération, du tirage, de la clandestinité, etc., qui feraient descendre leurs travaux du ciel sur la terre. »⁶

Autrement dit, ceux qui alors sont censés être les historiens de la culture se désintéressent de l'un de ses fondements majeurs, à savoir le livre. Pourquoi ? Parce que, comme le dira plus tard H.-J. Martin, ils y voient un « objet sans problème sinon sans histoire ».

Cette situation ne fait que conforter Lucien Febvre dans le projet d'entreprendre un ouvrage fondateur sur l'histoire du livre. Un ouvrage qui viendrait prendre une place de choix dans la collection « L'Évolution de l'humanité » – dont la contribution précédente vient de resituer l'importance. En dépit de son enthousiasme pour ce nouveau chantier, Febvre, comme on l'a vu, va sans cesse en différer la réalisation. Faute de pouvoir mener seul le projet à bien, il cherche un collaborateur spécialiste. Il va le trouver, au début des années 1950, en la personne d'Henri-Jean Martin, jeune bibliothécaire issu de l'École des chartes et alors en poste à la Réserve de la Bibliothèque nationale. D'emblée, nos deux auteurs sont d'accord sur le but visé ; il s'agit de tirer profit des acquis de l'érudition et de la bibliographie accumulés autour du livre (qu'H.-J. Martin connaît bien et dont il mesure aussi les limites), mais de les intégrer dans le champ beaucoup plus large d'une « histoire sociale du livre ». Le tout en s'appuyant autant que possible sur les méthodes quantitatives alors en plein essor.

Le pari est relevé entre 1953 et 1958 avec l'élaboration puis la publication de *L'Apparition du livre*. Initialement, l'ouvrage devait comprendre deux volumes bien distincts et complémentaires, « Le Livre, cette marchandise » et « Le Livre, ce ferment ». Comme le résumera plus tard Henri-Jean Martin dans l'article « Histoire du livre » du *Dictionnaire encyclopédique du livre*,⁷ « la rédaction du premier [volume] ne posait pas trop de problèmes en ces années 1950 : l'acquis érudit était considérable en ce domaine et [...] »

l'histoire économique et sociale proposait une problématique. En revanche, la réflexion sur les communications n'était pas même à ses débuts et Febvre lui-même ne put esquisser que le début du plan de ce second volume, dont le tiers seulement fut rédigé... ». Et il est vrai qu'il manquait encore un certain nombre d'outils conceptuels pour mener à bien de façon satisfaisante l'étude de ce que Lucien Febvre appelait « l'action culturelle et l'influence du livre ».

Tel quel – et malgré son titre critiquable (de fait, on y traite non pas de l'apparition du livre mais de celle du *livre imprimé*) cet ouvrage répondait pourtant à plus d'une attente. On a relevé à juste titre qu'il n'a pas suscité en France l'intérêt immédiat de la communauté universitaire. Peu de comptes rendus lui ont été consacrés lors de sa parution. Toutefois, il a très tôt retenu l'attention d'historiens issus de l'École des chartes et de professionnels des bibliothèques. Désormais, selon le mot du chartiste Charles Samaran (1879-1982), l'histoire du livre s'inscrivait « dans le cadre infiniment plus vaste de l'histoire de la civilisation ».⁸

Si *L'Apparition du livre* n'était pas d'emblée consacrée comme un classique de l'historiographie française, une « histoire globale du livre » émergeait bel et bien. Et elle avait tout pour séduire d'autres chercheurs à l'étranger, notamment dans le monde anglophone où les problématiques de la bibliographie matérielle avaient déjà réconcilié histoire littéraire et bibliographie érudite. Dès 1962, des traductions anglaise et espagnole étaient publiées, suivies d'éditions italiennes (1977, 1983), japonaise (1985), portugaise (2000), et tout récemment (2005) chinoise.

L'histoire du livre, en quelques années, avait gagné ses lettres de noblesse. Discipline reconnue et autonome, elle faisait bientôt l'objet en France d'un enseignement particulier, tout d'abord à l'École pratique des hautes études et à l'École nationale des chartes, puis progressivement dans le reste du monde universitaire. Discipline neuve, elle mobilisait un faisceau d'approches historiennes aussi bien techniques qu'économiques, sociales, intellectuelles, culturelles ; elle permettait d'investir sans cesse de nouveaux « territoires » de recherche et suscitait à ce titre la curiosité et l'enthousiasme de générations d'étudiants à partir des années 1960 et 1970.

Maturité, approfondissements, renouvellements

L'histoire du livre, en multipliant ses centres d'intérêt, ses méthodes, ses sources, ses périodes et ses géographies de référence, ne perdait cependant pas de vue l'idéal d'une histoire globale, d'une histoire « totale » lue à travers le prisme du livre. C'est cette exigence qui a inspiré d'abord une *Histoire de l'édition française*, publiée sous la direction d'Henri-Jean Martin et Roger Chartier entre 1982 et 1986 en 4 volumes (réimpr. en format réduit en 1989-1991), puis différentes entreprises similaires en Espagne, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Australie, etc. Ensuite dans la même ligne une *Histoire des bibliothèques françaises* (1988-1992, 4 vol.). Et tout dernièrement un *Dictionnaire encyclopédique du livre*, que je codirige, qu'H.-J. Martin a préfacé, et dont j'ai l'honneur de présenter ici le tome II, paru cette année (3 vol. sont prévus en tout).

Autrement dit, en synthétisant et en vulgarisant ses acquis, en levant les cloisonnements inhérents à toute spécialisation, en se remettant constamment en question,⁹ l'histoire du livre a su, dans les dernières décennies, démontrer ses capacités à relever les défis d'une exigence permanente de dépassement.

Et cette dynamique est loin de prendre fin avec les grandes entreprises évoquées à l'instant. Celles-ci ont au contraire joué et jouent toujours un rôle de tremplin et de stimulant pour de nouvelles recherches ou pour des remises en perspective. Parmi d'autres, un certain nombre d'approfondissements – je n'en citerai que quelques-uns – sont engagés, sur des questions aussi diverses et essentielles que :

- l'histoire des pratiques de lecture, de la réception et de l'appropriation des textes (courant de recherche impulsé par R. Chartier) ;
- la réappréciation du statut du livre à travers une relecture des constructions institutionnelles qui ont encadré sa production ;
- la collaboration croissante avec les historiens de la presse périodique et du journalisme, mais aussi avec les codicologues et les spécialistes des manuscrits ;
- le rapprochement prometteur esquissé en direction de l'histoire littéraire, grâce à la sociologie de la littérature et des textes, à l'exploitation de concepts tels que le « paratexte » et aux apports de la bibliographie matérielle ;
- le renouveau des études statistiques dans une perspective comparative, grâce à l'informatisation des catalogues de bibliothèques patrimoniales ;
- de même, des champs plus traditionnels de l'histoire du livre et de l'imprimerie, tels que l'histoire de l'innovation technique et l'histoire sociale des métiers du livre et de la presse, ont commencé d'être revisités pour les XIX^e et XX^e siècles...

Toujours soucieux d'élargir les perspectives, H.-J. Martin lui-même, depuis sa thèse *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle* (1969, 2 vol.), n'a cessé de prêcher d'exemple :

- en défrichant de nouveaux territoires par ses travaux sur la morphologie historique du livre et sur les logiques de sa « mise en texte » du Moyen Âge au XVII^e siècle¹⁰ ;
- en appelant aussi la communauté des historiens du livre à cultiver les vertus du comparatisme¹¹ ;
- ou encore en s'efforçant dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit* de replacer l'histoire du livre à travers les âges dans une interrogation plus large sur l'écriture et la communication sociale.¹²

Histoire du livre et histoire des communications et des médias : quelle articulation ?

À travers cet ouvrage – *Histoire et pouvoirs de l'écrit* – s'est exprimée tout particulièrement l'une des préoccupations majeures et toujours actuelles du fondateur de l'histoire du livre. Celle de rappeler – je le cite – que « l'histoire du livre constitue, après tout, un aspect de l'histoire des communications ». ¹³ Et H.-J. Martin d'en appeler (lors d'une interview accordée au périodique *Livres Hebdo* l'an dernier) à « un débordement de la stricte histoire du livre vers une réflexion historique plus générale sur les rapports entre communication et société ». ¹⁴

La démarche est louable et même indispensable, au moins depuis la *Galaxie Gutenberg* de McLuhan.¹⁵ Et le fait que F. Barbier, historien du livre, soit précisément le coauteur d'une *Histoire des médias de Diderot à Internet*,¹⁶ et qu'il aborde largement la problématique des concurrences médiatiques dans son manuel d'*Histoire du livre*,¹⁷ doit nous rassurer sur les capacités qu'a l'histoire du livre à intégrer ces questionnements.

Mais il n'est pas non plus inutile de rappeler que le livre, imprimé ou manuscrit, n'a jamais été placé, au cours de sa longue existence, en situation de « monopole médiatique ».¹⁸ L'un des défis fondamentaux qu'ont eu à relever les historiens du livre dans leur quête d'histoire totale a justement été de chercher à déterminer la « part du livre » et son influence dans une société donnée – c'est ce que pour ma part j'ai tenté modestement de faire dans mon travail sur l'édition à Rouen, deuxième ville de France au XVII^e siècle.¹⁹ En effet, même à l'époque où on le dit « triomphant »²⁰ (entre la fin du XVII^e et le début du XIX^e s.), le livre règne sur une société où l'oralité est dominante et où une partie non négligeable de la population est encore analphabète. Quant aux lisants, leur premier accès à l'écrit se fait le plus souvent à travers des médias manuscrits ou imprimés porteurs de messages courts (billets, avis, formulaires, affiches, feuilles périodiques, nouvelles à la main, chansons, libelles...). Écrits que les historiens du livre qualifient certes de « non-livres », mais dont ils ne négligent ni l'importance sociale ni le poids quantitatif, bien que ces supports n'aient été que très peu conservés.

Il ne faudrait pas oublier non plus que cette « cohabitation médiatique » séculaire a pu se transformer très tôt en concurrence en temps de crise politique. En France durant la Ligue (1589-1593), la Fronde (1648-1653), puis surtout la Révolution, on observe nettement que la production de livres est submergée par une marée de libelles, de brochures et de feuilles d'information. Pendant la Révolution française, cette concurrence médiatique devient même idéologique : nombre de journalistes et de chefs de file politiques proclament en effet que le livre, « article d'Ancien Régime », instrument d'une élite aristocratique et cléricale condamnée, doit désormais faire place aux périodiques et aux brochures d'information « démocratiques » accessibles à tout citoyen.²¹ Louis Blanc, dans son *Histoire de la Révolution française* (1852, 12 vol.), cautionnera cette vision des choses.

Bien qu'elles n'aient pas donné lieu à une lecture aussi politisée, les vagues successives de nouveaux médias caractéristiques des deux derniers siècles, qui ont permis de massifier la circulation des informations, ont été généralement interprétées comme des concurrences de plus en plus menaçantes pour l'hégémonie supposée²² ou pour la vie même du livre.

Dans des sociétés de plus en plus alphabétisées et consommatrices, cette vie du livre s'en est-elle pour autant trouvée atrophiée ? Il ne semble guère, à première vue. Elizabeth Eisenstein, ici même à Lisbonne il y a cinq ans, concluait son exposé « Old media in the new millenium »²³ en constatant que l'imprimé n'avait nullement été supplanté par les nouveaux médias successifs. Il convient même d'observer que les XIX^e et XX^e siècles ont été marqués, en Occident en particulier, par une croissance vertigineuse de la production et de la consommation du livre imprimé. Le livre, Jean-Yves Mollier l'a encore rappelé dernièrement, a pris toute sa place dans la construction d'une *culture de masse* – cela est très net au XIX^e siècle. À l'heure actuelle on peut même dire qu'il ne s'est jamais autant produit et vendu de livres à travers le monde. Jamais non plus le livre n'a bénéficié d'un public universitaire aussi nombreux et captif. Jamais il n'a été aussi présent auprès des jeunes enfants, à l'école ou en dehors d'elle. Jamais les bibliothèques n'ont proposé et prêté autant de livres.²⁴ Jamais le livre n'a bénéficié de tels moyens de diffusion – n'oublions pas par exemple que les plus importantes librairies au monde n'exercent que sur Internet...

Il est vrai pourtant que le public, sollicité par d'autres loisirs culturels, consacre souvent de moins en moins de temps à la lecture de livres, et que le chiffre d'affaires global du

secteur de l'édition reste modeste – en France, il a tout de même été multiplié pratiquement par six en un demi-siècle, tandis que la production faisait plus que quadrupler en nombre de titres.²⁵ De plus, ce secteur, en Occident, se retrouve aujourd'hui majoritairement entre les mains de grands groupes de communication (audiovisuel, presse, télécommunications, publicité, divertissement, etc.). Or, pour de tels groupes, le livre, malgré une importance symbolique certaine, n'est qu'une activité secondaire, bien moins rentable, bien moins perméable à la publicité et bien moins stratégique en termes de « médiacratie » que la télévision, la radio, ou même la presse écrite pourtant en recul dans nos sociétés.

Mais cette situation d'intégration médiatique du livre, voire d'inféodation médiatique apparente, doit-elle peser sur notre approche scientifique au point que l'on se demande, comme Martin un jour de doute, lors d'une interview accordée l'an dernier au *Bulletin des bibliothèques de France*²⁶ : « Est-ce qu'il y a encore une place pour l'histoire du livre ? L'histoire du livre doit-elle rester une discipline autonome ou s'intégrer à une histoire [...] et à une réflexion sur les communications qu'il faudra bien développer un jour ? »

Retour sur le livre et nouveaux enjeux de son histoire à la lumière des évolutions en cours

L'histoire du livre est-elle autrement dit soluble dans l'histoire des communications et des médias, de même que l'édition de livres serait promise à se fondre dans la stratégie capitaliste des grands groupes de communication qui la contrôlent ? Pardonnez-moi pour ce parallèle, mais en ce qui me concerne, je vois pour le moment à cet « alignement » de la discipline histoire du livre sur le destin supposé du livre un certain nombre d'objections dont je souhaiterais vous livrer au moins une partie.

Et tout d'abord du côté de l'histoire même des communications, qui est censée dans cette optique prendre en charge l'histoire du livre. Les spécialistes de la communication et des médias font certes constamment référence à Gutenberg. Et j'ai participé ici même il y a cinq ans, grâce au professeur José Alves, à un remarquable colloque sur la communication – colloque qui s'était légitimement placé sous l'invocation liminaire de Gutenberg.²⁷ De même, Régis Debray, par exemple, dans son intéressant *Cours de médiologie générale* (1991, nouv. éd. 2001), autrement dit de logique des médias, a fait un sort au livre, à l'imprimé et à ce qu'il appelle la « graphosphère » suivant son système de classification des médias. Toutefois, d'une façon générale, les spécialistes des communications et des médias ont jusqu'à présent développé une approche qui remonte rarement au-delà du XIX^e siècle ou de la Révolution – approche assez peu attentive, en fin de compte, aux évolutions du livre lui-même. Envisageant avant tout la mécanique des médias de masse et l'impact d'informations, de messages brefs et liés à une actualité, ils ont eu tendance à laisser de côté le livre. Voire à le regarder sous l'angle fixiste d'une sorte d'« archéologie des médias », un peu comme si l'objet livre et ses usages sociaux avaient été figés une fois pour toutes avant d'être définitivement et irrémédiablement supplantés par d'autres médias.

Pourquoi cette vision des choses ? Parce que les contenus et l'inscription du livre dans le temps sont complexes, ses chiffres de tirage relativement modestes, sa diffusion plus lente, l'investissement de son contenu par la publicité très difficile et son influence sur la collectivité fort délicate à évaluer dans le court terme, par rapport aux audiences des grands médias audiovisuels, aux ventes de la presse quotidienne ou aux connexions à tel

ou tel site Internet. Si bien que même l'approche médiologique, pourtant prometteuse, s'est contentée à cet égard de procéder de seconde main ou par approximations et conjectures.

Or ce constat d'inadéquation nous amène à une autre série d'objections liées à la problématique de la définition du livre. Si l'on peut en effet parvenir à identifier ce qu'est et a été l'*objet livre*, en Occident et ailleurs, au cours des siècles, il reste à cerner ce qui fait sa spécificité intellectuelle, voire son caractère irréductible, en quelque sorte, dans le concert des moyens de communication et dans l'univers de l'écrit particulièrement.

De fait, tout écrit n'est pas livre. Le contenu d'un livre, objet porteur d'un certain nombre de signes comme tout écrit, n'est cependant pas réductible à un unique message ou à un ensemble de données et d'informations isolables et décomposables, comme celles auxquelles l'univers informatique nous a habitués. Un livre, en théorie de l'information, comporte même nécessairement du « bruit » le plus souvent en grande quantité. Car un livre forme un tout, une unité structurée à laquelle aucune partie ne doit en principe manquer pour qu'il puisse produire tout son sens. Il en résulte que composer un livre, de même que lire un livre, suppose un effort d'une certaine durée. Effort d'attention et de concentration qui s'applique à un « assez grand nombre de feuilles » – selon la formule volontairement vague de la définition lexicographique du livre –, ou en tout cas à un support d'une longueur non négligeable. La lecture d'un livre (quel que soit son genre) est un exercice généralement solitaire, silencieux et suivi. Cet effort va rarement permettre une mémorisation exacte, mais il peut en revanche laisser une trace durable dans l'imagination ou la conscience de son lecteur, et favoriser ainsi la réflexion ou la mise à distance du contenu.

En tant que tel, le livre apparaît investi d'une mission de mémorisation mais aussi de distanciation vis-à-vis de l'immédiat. Ce médium abstrait et distant ne prend sens que s'il est approprié à travers l'acte de lecture – acte généralement long et individualisé. Mais il permet en même temps d'accéder à une dimension collective à travers l'exercice de mémoire qu'il implique. Et il appartient ainsi, comme l'a rappelé H.-J. Martin en citant le philosophe Karl Popper (1902-1994),²⁸ à un « troisième monde » culturel, dont chaque « volume qui reproduit un récit ou un discours [...] se révèle destiné à maîtriser le temps [...] et] est dès lors détenteur de valeurs symboliques et sacralisantes ».²⁹

Avant d'admettre que le livre soit placé sur le même plan que les autres médias, et que l'histoire du livre soit intégrée à celle des communications, ne faut-il donc pas se poser la question de ce qu'il implique sa spécificité ? Ne faut-il pas, en raisonnant (pour le moment) par l'absurde, se demander par exemple ce que perdraient nos sociétés si le livre ainsi défini, instrument à la fois de la constitution de la conscience collective et de l'indépendance d'esprit de tout un chacun, venait à disparaître de notre univers culturel ?

Plusieurs utopies du XX^e siècle ont exploré cette éventualité, notamment deux d'entre elles particulièrement brillantes et visionnaires, à savoir *Le Meilleur des mondes* (*Brave New World*) d'Aldous Huxley (1932) et *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury (1953).³⁰ Or il est intéressant de relever que toutes deux se sont placées dans l'hypothèse de sociétés qui, à l'image des sociétés occidentales actuelles, sont déjà complètement alphabétisées. Où l'écrit et les médias de masse de toutes sortes sont omniprésents, mais dont seul le livre a été délibérément banni. Qu'on le persécute par l'autodafé comme dans *Fahrenheit*, ou qu'on en inspire dès l'enfance une haine réflexe comme aux habitants du *Meilleur des mondes*, le but poursuivi est en fait le même. Le livre est perçu dans les deux cas comme le lieu de formation par excellence de la réflexion solitaire, de l'esprit critique, des « idées

générales » (chez Huxley). des débats et controverses, des « pensées inutiles » et irréalistes (chez Bradbury). Pour toutes ces raisons, il est jugé antisocial et présente un risque majeur pour des sociétés dont la stabilité, l'uniformité, l'asservissement au bonheur matériel et au consumérisme dépendent entièrement du conditionnement et de la « prédestination sociale ». Ces best-sellers de l'anticipation nous ont donc parfaitement avertis de ce à quoi pourraient aboutir les évolutions présentement à l'oeuvre sous nos yeux, au moins en Occident. Priver (brutalement ou graduellement) de livres une société développée et alphabétisée, c'est la rendre disponible pour une foule d'informations, de modèles et de messages à caractère prescriptif ou publicitaire ; c'est la maintenir sur un horizon collectif d'immédiateté, de volatilité et d'oubli accéléré. C'est en un mot retirer à une telle société les armes et les repères dont elle dispose pour éviter l'aliénation par la « contrainte positive » chère à Huxley.

Et je voudrais à ce propos rapporter ici une anecdote qui me semble bien illustrer les enjeux en présence. Il y a un peu plus de vingt ans, un journaliste cherchant lors d'une interview télévisée à embarrasser l'ex-président François Mitterrand lui avait demandé ce qu'il entendait quant à lui par le mot galvaudé de « liberté ». Alors le président français lui avait fait cette réponse, qui en avait décontenancé plus d'un à l'époque : « Pouvoir lire, un livre, une heure ou deux par jour, il n'y a pas pour moi de plus grande liberté. » Le message était fort : il nous rappelait que la liberté, comme la lecture d'un livre, est un choix et un effort d'abord personnels et solitaires – choix et effort d'autant plus difficiles à assumer pour un homme public surexposé, au milieu du « bruit » médiatique, de la surinformation et du trop-plein de la vie politique. Mais que cet exercice silencieux, lent, intime,³¹ comme hors du monde réel, pouvait nous rendre paradoxalement plus concernés par ce monde, et qu'il nous permettait d'accéder par là à une forme supérieure de liberté à travers la conscience collective.³²

À cela, me direz-vous, on peut objecter à juste titre que le livre a su se faire aussi par le passé le vecteur de la propagande, ou de la pensée et de la religion uniques. Il a pu s'identifier à une sorte de « matérialisation de la vérité » à la fois autoritaire et totalisante, ainsi que l'a relevé Michel Melot.³³ En outre, il n'a pas toujours su, loin de là, échapper à la tentation de la souslittérature.

De nos jours, pourtant, face aux flux croissants de messages, de slogans et d'informations éphémères, face à la confusion grandissante entre information, communication, publicité et divertissement, le livre apparaît surtout comme le garant de la distante critique, de l'indépendance d'esprit et de goût, de la portée d'une culture, et pourquoi pas comme le rempart d'un nouvel humanisme face à l'aliénation et au consumérisme.

« Aujourd'hui plus que jamais, la culture livresque est un enjeu énorme »,³⁴ a déclaré l'an dernier H.-J. Martin, à qui ce renforcement tendanciel du statut culturel du livre n'a certainement pas échappé. Il me semble que nous sommes d'autant plus convaincus de l'importance de cet enjeu au terme de ce tour d'horizon. Mais reconnaissons alors qu'il serait d'autant plus dommage que l'histoire du livre, en Occident et ailleurs, se trompe d'objet. Pour cette discipline pionnière et encore jeune, ce serait une erreur que de négliger à la fois l'actualité et la portée du livre, de se laisser enfermer dans une « archéologie des médias », et de se désintéresser de la nouvelle situation de défi de notre XXI^e siècle. Situation où, on le voit bien, le livre, pour continuer à assurer sa mission, à être « ce ferment », tend d'autant plus à cultiver ses différences et sa spécificité – dans sa forme comme dans ses contenus – vis-à-vis du reste de l'environnement médiatique. Et non pas

à se fondre complètement dans les contraintes qui régissent l'univers des communications contemporaines et leur consommation.

Or cette forme d'intérêt, cette capacité à repenser le champ de la recherche pour y intégrer des situations et des problématiques neuves qui importent à l'histoire des sociétés – sans pour autant perdre de vue l'objet livre et ses mutations –, n'est-ce pas là le message principal de l'histoire du livre telle qu'elle s'est constituée en Europe il y a près d'un demi-siècle ?

On ne peut qu'être d'accord, par conséquent, pour que l'histoire du livre s'articule à une histoire et à une réflexion plus générale sur les communications – cette articulation est d'ailleurs, me semble-t-il, le moteur même du développement de la discipline histoire du livre ; elle ne l'a, je crois, jamais perdue de vue, et c'est dans cette voie qu'elle a intérêt à poursuivre, à la faveur d'échanges de plus en plus constructifs avec notamment les spécialistes des médias et de la communication.

Mais à condition de ne pas se laisser cantonner à une approche qui envisagerait seulement le livre comme un objet figé et comme une sorte d'embryon des *mass media*. Le livre en effet ne vaut pas seulement par son passé. Il a aussi une actualité qui nous importe, parce qu'elle fait sans cesse évoluer le regard que nous portons sur son histoire et les enseignements que l'on peut en tirer. Pour que l'histoire du livre puisse éviter la sclérose et tenir toutes ses promesses, il lui faut donc, me semble-t-il et comme le rappelle F. Barbier dans sa postface à *L'Apparition du livre*, continuer de « centrer l'étude sur le [livre] lui-même, mais sans exclusive³⁵ d'école, de période ni de méthode. En bref, faire du livre, au sens plein du terme, un objet d'histoire ».³⁶

NOTES

1. Voir notamment sur ce point Henri-Jean Martin, « Comment on écrit l'histoire du livre », *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis – éd. du Cercle de la Librairie, 1987, pp. 11-28.

2. Encore que la paternité de cette invention lui ait été fermement contestée ici et là : en Alsace, par exemple, les chroniqueurs lui ont longtemps préféré l'imprimeur de Strasbourg Johann (Jean) Mentelin (1410?-1478) ; aux Pays-Bas et dans plusieurs pays voisins (dont l'Angleterre au moins jusqu'à la fin du XVII^e siècle), on a tenu jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle pour Laurens Janszoon Coster, imprimeur à Haarlem, avant que l'antériorité de Gutenberg ne soit établie de façon incontestable.

3. Relevons, dans le cas de la France, les travaux de figures emblématiques appartenant toutes aux mêmes milieux (bibliothécaires et bibliographes, libraires, collectionneurs) : Antoine-Alexandre Barbier (1765-1825), Jacques-Charles Brunet (1780-1867), Joseph-Marie Quérard (1796-1867), Antoine-Augustin Renouard (1765-1853) puis Philippe Renouard (1862-1934), Henri Baudrier (1815-1884), Anatole Claudin (1833-1906), Paul Delalain (1840-1924)...

4. Cf. la postface de Frédéric Barbier à la nouvelle édition de *L'Apparition du livre* de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin (Paris, Albin Michel, 1999), notamment pp. 545-546.

5. « L'histoire n'est pas l'accumulation des événements de toute nature qui se sont produits dans le passé. Elle est la science des sociétés humaines », résumera Marc Bloch (1886-1944) en citant

Numa-Denis Fustel de Coulanges (1830-1889) dans « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de synthèse*, 1928.

6. Extrait de la note introductive de Lucien Febvre à l'article d'Henri-Jean Martin, « L'édition parisienne au XVII^e siècle : quelques aspects économiques », *Annales ESC*, 1952, p. 309.

7. H.-J. Martin, article « Histoire du livre » du *Dictionnaire encyclopédique du livre*, sous la dir. de P. Fouché, D. Péchoin, P. Schuwer et la responsabilité scientifique de J.-D. Mellot, A. Nave, M. Poulain, Paris, éd. du Cerele de la Librairie, 2002-... (t. II, 2005, pp. 476-478).

8. Charles Samaran, « Sur quelques problèmes d'histoire du livre [long compte rendu de *L'Apparition du livre*] », *Journal des savants*, avril-juin 1958, pp. 57-72.

9. Voir en particulier à ce propos Roger Chartier, « De l'histoire du livre à l'histoire de la lecture : les trajectoires françaises », *Histoires du livre, nouvelles orientations. Actes du colloque du 6 et 7 septembre 1990, Göttingen*, sous la dir. de H. E. Bödeker, Paris, IMEC éd. – éd. de la Maison des sciences de l'Homme, 1995, pp. 23-45.

10. *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, sous la dir. d'H.-J. Martin et J. Vezin, Paris, éd. du Cercle de la Librairie – Promodis, 1990, et H.-J. Martin et collab., *La Naissance du livre moderne, XVI^e -XVII^e siècle : mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, éd. du Cercle de la Librairie, 2000.

11. H.-J. Martin, « Pour une histoire comparative du livre. Quelques points de vue », *Histoires du livre, nouvelles orientations...*, *op. cit.*, pp. 417-432.

12. H.-J. Martin, avec la collab. de B. Delmas, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Librairie académique Perrin, 1988 (nouv. éd., Paris, Albin Michel, 1996 ; trad. anglaise sous le titre : *The History and power of writing*, Chicago – London, University of Chicago Press, 1994). « [Ce livre] est aujourd'hui pour moi une étape dans mon effort pour me dégager de l'histoire du livre imprimé avec ce qu'elle comporte de partiel, pour élargir les horizons », a pu dire de lui son auteur dans *Les Métamorphoses du livre : entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 227.

13. H.-J. Martin, article « Histoire du livre », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, *op. cit.*, t. II, p. 478. Réflexion reprise, développée et nuancée dans H.-J. Martin, *Les Métamorphoses du livre...*, *op. cit.*, 2004, pp. 215-216 : « faudrait replacer l'histoire du livre période par période [...] dans le cadre du système global de la société correspondante. Peut-être serait-ce même là l'essentiel. Cette réflexion ne pourrait être strictement historique. Elle devrait faire appel aux spécialistes des diverses sciences humaines mais aussi aux neurophysiologues... ».

14. Extrait d'une interview accordée à Laurence Santantonios pour le périodique *Livres Hebdo*, n° 545, 20 février 2004, p. 76.

15. Herbert Marshall McLuhan, *The Gutenberg Galaxy, the making of typographic man*, London, Routledge & K. Paul, 1962 (trad. française sous le titre : *La Galaxie Gutenberg face à l'ère électronique : les civilisations de l'âge oral à l'imprimerie*, Paris, Mame, 1967).

16. F. Barbier, C. Bertho-Lavenir, *Histoire des médias : de Diderot à Internet*, Paris, Armand Colin, 1996 (3^e éd. rev. et complétée, *ibid.*, 2003). Dans l'introduction de cet ouvrage, la problématique de l'articulation de l'histoire du livre avec celle des médias, en particulier, est explicitement envisagée, et sous un angle critique stimulant : « Des questions du type « la fin du livre... ? » sont au moins mal posées, qui appelleraient une mise en place et une réflexion plus scientifiques : qu'est-ce que le média livre (qu'il faudrait distinguer de l'imprimé en général) apporte [...] ? quelles sont les spécificités des nouveaux médias, dans quelle mesure ceux-ci s'insèrent-ils dans une histoire qui leur préexiste nécessairement mais qu'ils contribuent à dépasser... ? »

17. F. Barbier, *Histoire du livre*, Paris, Armand Colin, 2000.

18. « Hier comme aujourd'hui, observe à juste titre Daniel Roche, le livre n'est jamais seul [...] il prend place dans un système général d'information où [sous l'Ancien Régime] l'oralité demeure dominante » (« Le livre : un objet de consommation entre économie et lecture », *Histoires du livre, nouvelles orientations...*, *op. cit.*, pp. 225-240, notamment pp. 226-228).

19. Rouen, deuxième ville du royaume de France au XVII^e siècle, est alors le principal centre éditorial provincial, cf. Jean-Dominique Mellot, *L'Édition rouennaise et ses marchés (v. 1600 – v. 1730) : dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, École des chartes (diff., Paris, H. Champion ; Genève, Droz), 1998.
20. Cf. le tome II de *l'Histoire de l'édition française*, sous la dir. d'H.-J. Martin et R. Chartier, Paris, Promodis, 1984: *Le Livre triomphant, 1660-1830*.
21. Voir notamment sur ce point Jean-Dominique Mellot, Élisabeth Queval, Véronique Sarrazin, « La liberté et la mort ? Vues sur les métiers du livre parisiens à l'époque révolutionnaire », *Revue de la Bibliothèque nationale*, n° 49, automne 1993, pp. 76-85.
22. Parmi d'autres et dans le cadre français, cf. *Le Livre: la fin d'un règne*, de Fabrice Piault, Paris, Stock, 1995.
23. Elizabeth L. Eisenstein, « Old media in the new millenium », *De Gutenberg ao terceiro milénio : actas do Congresso internacional de comunicação*, 6, 7 e 8 de abril 2000, Lisboa, coord. José Augusto dos Santos Alves, Lisboa, Universidade autónoma de Lisboa, 2001, pp. 141-150.
24. Sur ces questions, voir par exemple pour un point de vue centré sur la France et l'Europe *Où va le livre ?*, sous la dir. de J.-Y. Mollier, 2^e éd., Paris, La Dispute, 2002, et Laurence Santantonios, *Tant qu'il y aura des livres*, Paris, Bartillat, 2005.
25. Passant de 12 000 titres en 1955 à quelque 55 000 en 2004.
26. En conclusion d'une interview accordée en juin 2004 à Anne-Marie Bertrand et Martine Poulain pour le *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 49, n° 5, 2004, pp. 21-23.
27. Lors du colloque *De Gutenberg ao terceiro milénio : actas do Congresso internacional de comunicação*, 6, 7 e 8 de abril 2000, Lisboa, coord. J. A. dos Santos Alves, Lisboa, Universidade autónoma de Lisboa, 2001, l'ouverture à l'univers du livre et de la presse et à leur histoire s'est révélée remarquable, avec en particulier la conférence précitée d'Elizabeth L. Eisenstein, « Old media in the new millenium » (pp. 141-150).
28. Karl R. Popper, *La Connaissance objective*, trad. de l'anglais, Bruxelles, éd. Complexe ; Paris, Presses universitaires de France, 1978 (1^{re} éd. anglaise, 1972 ; nouv. éd. française, Paris, Flammarion, 1998).
29. H.-J. Martin, article « Livre », *Dictionnaire encyclopédique do livre*, op. cit., t. II.
30. Il est à noter qu'une autre grande œuvre d'anticipation de la même époque, 1984 de George Orwell (1949), sans envisager l'exclusion radicale du livre, met toutefois clairement en scène sa marginalisation et sa « récupération » au service de l'altération de la mémoire collective, dans un univers où le libre exercice de la pensée même est proscrit.
31. Rappelons ici avec Philippe Ariès (« Pour une histoire de la vie privée », *Histoire de la vie privée*, sous la dir. de P. Ariès et G. Duby, Paris, éd. du Seuil, t. III, 1986, pp. 7-19) que « c'est précisément la diffusion de la lecture silencieuse, instaurant un rapport intime et secret entre le lecteur et son livre, qui a permis l'affirmation de la notion même de « privé » ».
32. Un autre plaidoyer pour la liberté de la lecture, particulièrement inspiré, nous est proposé par exemple dans *Comment Pinocchio apprit à lire* d'Alberto Manguel (Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, 2003), lui-même auteur par ailleurs d'une stimulante *Histoire de la lecture* (Arles, Actes Sud, 1998 ; 1^{re} éd. anglaise, London, Harper Collins publ., 1996).
33. Voir notamment Michel Melot, « Le livre unique, de la religion du livre à l'idéologie du livre », *Les Trois Révolutions du livre. Catalogue de l'exposition du musée des Arts et métiers [Paris]*, 8 octobre 2002 – 5 janvier 2003, Paris, Imprimerie nationale éditions, 2002, pp. 407-412. Pour cet auteur, la « menace de la perte de la forme du livre » vaut surtout « comme remise en cause du modèle de la révélation comme accès au savoir ».
34. Extrait d'une interview accordée à L. Santantonios pour *Livres Hebdo*, art. cit., 20 février 2004, p. 76.
35. Dans « Le comparatisme comme nécessité heuristique pour l'historien du livre et de la culture » (*Histoires du livre, nouvelles orientations...*, op. cit, pp. 433-449), F. Barbier développe cette

caractéristique fondatrice et fondamentale de l'histoire du livre : « Il ne peut y avoir par exemple une histoire économique de l'imprimerie-librairie qui s'opposerait à une histoire socioculturelle des livres et à une ethno-histoire des lectures. La cohérence nécessaire de l'objet [...] doit être conservée dans la démarche méthodologique de la recherche, qui ne doit négliger aucune voie d'approche. Dès lors que notre objet privilégié, ici le livre ou, plus largement, la chose imprimée, est dans le même temps une « marchandise », un « ferment », un symbole, un objet matériel, etc., il fonctionne comme le point de convergence de logiques multiples et entremêlées – économique, socioculturelle, politique, artistique, etc. – et dont aucune ne peut être *a priori* rejetée par le chercheur ».

36. *L'Apparition du livre*, postface à la nouvelle édition (Paris, Albin Michel, 1999), p. 579.

RÉSUMÉS

La « protohistoire du livre » et l'histoire de l'imprimerie ont été principalement l'affaire des bibliophiles, des bibliographes et des historiens de la littérature, autrement dit d'experts soucieux de défendre et d'illustrer une identité, ou encore de distinguer dans la masse de la production imprimée au cours des siècles le rare, le monumental, l'anecdotique, le littéraire... Depuis le milieu du XX^e siècle et *L'Apparition du livre* (1^{re} éd., 1958) de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, l'histoire du livre, profitant des progrès de la sociologie historique et de concepts comme l'« histoire des mentalités », s'est constituée en discipline pionnière. À la faveur de travaux de grande envergure tels que *l'Histoire de l'édition française* (1982-1986), *l'Histoire des bibliothèques françaises* (1988-1992), le *Dictionnaire encyclopédique du livre* (2002 - ...) et d'autres projets similaires en Europe et au-delà, elle a entrepris de resituer le livre, sa production et ses pratiques, dans un vaste contexte économique, social, politique, culturel. Dans le même temps, les interrogations de l'histoire du livre sont venues rejoindre celles de l'histoire de la communication sociale et des médias aujourd'hui dominants.

A « proto-história» do livro e a história da imprensa foram sobretudo assuntos dos bibliófilos, dos bibliográficos e dos historiadores da literatura, ou seja, de especialistas ambicionando defender uma identidade, ou de distinguir, na massa da produção impressa ao longo dos séculos, o raro, o monumental, o anedótico, o literário... A partir de meados do século XX c com *Apparition du Livre* (1^a Ed. 1958) de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, a história do livro, usufruindo dos desenvolvimentos da sociologia histórica e de conceitos como o de «história das mentalidades», constituiu-se como disciplina pioneira. Com trabalhos como *Histoire de l'édition française* (1982-1986), *Histoire des bibliothèques françaises* (1988-1992), *Dictionnaire encyclopédique du livre* (2002 - ...) e outros projectos similares quer na Europa, quer além dela, o livro foi reposicionado, quer quanto à sua produção, quer quanto às práticas associadas, num vasto contexto económico, social, político e cultural. Ao mesmo tempo, as interrogações levantadas pela história do livro foram ao encontro da história da comunicação social e dos media, que hoje se tornaram dominantes.

INDEX

Palavras-chave : livro, história do livro, história da impressão, história da edição, história dos meios de comunicação, comunicação social, história cultural, história da leitura, bibliografia, bibliografia material, morfologia histórica do livro

Mots-clés : livre, histoire du livre, histoire de l'imprimerie, histoire de l'édition, histoire des médias, communication sociale, histoire culturelle, histoire de la lecture, bibliographie, bibliographie matérielle, morphologie historique du livre

AUTEUR

JEAN-DOMINIQUE MELLOTT

Conservateur en chef à la Bibliothèque nationale de France et chargé de conférences à l'École pratique des hautes études (EPHE, Paris, Sorbonne).

Conservador na Bibliothèque Nationale de France. Professor na École Pratique des Hautes Études, (EPHE, Paris, Sorbonne). Co-autor de *Dictionnaire encyclopédique du livre*, 2 volumes de 3, Paris, 2002 e 2005 e o *Répertoire d'imprimeurs-libraires (vers 1500-vers 1810)*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1997 (nova ed. aumentada 2004). Autor ainda de *L'édition rouennaise et ses marchés: vers 1600-vers 1730: dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris (1998).